

MATHILDA CONDUIT JUSQU'AU ROND-POINT, puis se gare sur le parking du supermarché. Presque personne à cette heure-ci. Elle choisit une place loin de l'entrée, éteint le moteur, insère le disque dans la fente du tableau de bord. À l'ombre de la grande enseigne, la musique surgit, le volume à son maximum.

*Oh Lord who will comfort me ?*

Mathilda cale un miroir sur le volant, se regarde, se trouve belle et triste à la fois, observe son menton, son nez, ses lèvres. C'est le moment du dépouillement, le pire de tous.

Elle sort de la voiture, ouvre le coffre. Sous la moquette, la roue de secours a disparu pour abriter une mallette. Elle la saisit en tremblant. Combien de temps encore ? Mathilda se rassoit, la mallette en aluminium lui glace les cuisses. Elle actionne les petits clapets, qui se soulèvent avec un bruit sec. Elle prend une lingette démaquillante, se frotte doucement les yeux,

puis commence à retirer ses faux cils. Son visage se déshabille. Lorsque les cils sont rangés dans leur boîte, Mathilda a presque disparu sous les restes de crayon noir, de couleurs brouillées, de mascara étalé jusqu'aux pommettes.

À ses pieds, entre les pédales, les lingettes imbibées de fard sont jetées, froissées, beige, noir, rouge, marron.

*My soul is wearyng...*

C'est la troisième fois que Melody Gardot entame sa chanson. Mathilda fait une pause et chante avec elle, tape sur le volant en mesure. Si elle en avait le courage, elle sortirait et danserait. Elle ouvrirait grand les portières, ignorant passants et curieux, elle ondulerait, frapperait dans ses mains, s'exhiberait, mais elle n'ose pas.

À moitié démaquillée, Mathilda maintenant reprend son souffle, pose son crâne sur l'appuie-tête, attend encore un peu avant de continuer, puis regarde l'heure. Il est 20 h 17. Il faut rentrer.

Alors, méticuleusement, elle enlève toute trace sur son visage. Mathilda transpire, les tempes lui brûlent. Elle retire les épingle et le filet qui retiennent sa perruque, range la chevelure dans sa pochette, vérifie ensuite ses yeux et sa bouche dans le miroir. Tout est vierge, le

fond de teint s'est dissous. Elle doit maintenant se déshabiller et enfiler ses affaires de sport. Mathilda se contorsionne pour enlever sa robe de soie. Sa culotte et ses bas sont roulés jusqu'aux chevilles.

Laurent est complètement nu. Il attrape son sac à dos sur la banquette arrière et le pose sur le fauteuil passager, fouille dedans, sort un caleçon, un bas de jogging, un T-shirt, des chaussettes. Fait vite. La voiture est jonchée de vêtements, de lingettes usagées. Un chaos à l'image de son désordre intérieur. Révolté d'avoir arraché ses habits de lumière, Laurent retourne à l'ombre, jure, s'habille, se crispe, range tout ce qui doit l'être dans la mallette qui trouvera refuge dans le coffre, sous la moquette. Lui restera le mensonge.

Quelques minutes plus tard, il est prêt. Du désordre, on ne voit plus rien. En démarrant, il coupe la parole à Melody Gardot. La radio déverse les dernières informations. Il doit se concentrer, la maison n'est pas loin. Il a peu de temps pour se calmer, pour oublier les instants de joie, Cynthia et ses amies du ZanziBar, la musique et la soie. La réalité, ce sont les nouvelles du soir, la météo et les publicités.

Laurent n'est plus qu'à quelques rues de chez lui. Il ralentit, respire profondément. Je suis Laurent, faire

semblant. Il tourne à droite, le portail est ouvert. La voiture roule sur le gravier. Il s'arrête, enclenche le frein à main et attend encore un peu.

À cet instant, il aimerait se fondre dans le tissu synthétique du siège. Disparaître, puisque Mathilda n'est pas.

« BONSOIR, JE SUIS LÀ ! »

Laurent passe la tête par la porte de la cuisine et répète :

« Je suis là ! »

Solange, occupée au-dessus de l'évier à laver de la salade, se retourne. Les feuilles qu'elle tient à la main gouttent sur le carrelage. Elle lui sourit :

« Ta journée s'est bien passée ? »

– Oui. Tu crois que j'ai le temps de prendre une douche avant le dîner ?

– Bien sûr ! On mangera après. »

Laurent se dépêche, monte directement à l'étage, passe devant les chambres des enfants, ne les salue pas. Il veut d'abord se doucher, se décaper. Il pose le sac de sport bien en évidence dans le couloir et entre dans la salle de bains. Il se déshabille rapidement, referme la cabine de douche derrière lui et laisse le jet brûlant

dévaler sur sa peau. Il augmente encore un peu la température. Me désinfecter, me savonner, passer tout mon corps sous le gant de crin, me laver les cheveux, faire mousser le shampoing, l'étaler sur mon visage, si le goût n'était pas si mauvais, j'en mettrais même dans ma bouche.

Il se rince maintenant avec soin. Quand Laurent sort de la douche, un nuage de buée a envahi le petit espace. Il enfile son pyjama accroché à la porte et redescend dans la cuisine.

Thomas aide sa mère. Quand il voit approcher son père, il lui dit :

« T'es vraiment obligé de dîner en pyjama ? »

Laurent le regarde, interloqué :

« En quoi ça te dérange ? »

– Je sais pas, y a que les vieux qui font ça, non ? »

Ils sont maintenant tous les quatre à table. Claire raconte avec enthousiasme sa journée. Laurent ne l'écoute pas, il l'observe. Jeune fille aux treize printemps, à la féminité en émoi, qui ne manquera pas de s'émanciper, mais qui, pour l'instant, entre doucement dans le monde des adultes, s'abreuvant de paroles, de coiffures, de fous rires, passant des heures au téléphone avec ses amies à commenter ce qui s'éveille en

elle, ce qui la trouble tant. Et puis, il y a Thomas. À seize ans, il lui échappe déjà. Il est le jeune homme qu'il n'a jamais été, sûr de lui, de son corps, la langue bien pendue, qui a trouvé en sa mère une complice fidèle.

Laurent mâche sa salade, regarde ceux qui font sa vie, ceux qu'il aime. Solange, rencontrée au lycée. Il avait l'âge de Thomas, il le mesure à cet instant. Il lui sourit. Thomas prend ce sourire pour une incitation à poursuivre l'histoire qu'il venait à peine de commencer. Il parle d'un jeu en réseau. Laurent tente de comprendre, mais, ayant manqué le début, n'y parvient pas. Alors, il mâche sa salade et se dit que, oui, il avait l'âge de Thomas, et Solange un an de moins.

Il y a vingt ans. Rien de sexuel au début, mais une amitié flagrante. Un bien-être profond ressenti auprès d'elle, présent aujourd'hui encore. Solange sait, Solange trouve des solutions. À chaque étape de leur vie, il en a été ainsi. C'est elle qui a pris toutes les initiatives, et il les a accueillies avec joie, sans jamais douter de leur justesse, le premier baiser, la première caresse, les études, le choix de l'appartement, puis les enfants et l'achat de la maison, qui leur appartiendra un jour, quand ils seront vieux, dans quinze ans. Ils en riaient à l'époque. Aujourd'hui, ils n'y pensent plus, ils paient.

« Et toi ? »

Laurent n'entend pas.

« Et toi ? »

Solange le dit plus fort. Trois paires d'yeux le fixent.

« Et moi ? »

Il avale sa bouchée, ne sait pas quoi dire.

« Et moi, rien.

– Ton cours de sport de ce soir ?

– Ah oui... Stéphane ne lâche rien. Je suis complètement épuisé. »

Cette réponse les satisfait tous, et la conversation passe à autre chose.

L'entraînement à la salle de sport, c'est l'excuse de Laurent. Tout a commencé à cause de ses douleurs et d'une furieuse envie de maigrir. Pendant plusieurs mois, à l'extérieur et en salle, il a pédalé sans relâche. Il reprenait son corps en main, les effets étaient grisants. Muscles affinés, peau tendue et surtout jambes épilées. Quand Solange l'avait vu sortir de la salle de bains les jambes rasées, elle l'avait regardé, éberluée. Il avait justifié son geste par la prise au vent – oui, même en salle, avait-il ajouté, et la transpiration se répartit mieux, tu sais. C'est comme ça, dans la famille des cyclistes. Elle s'était gentiment moquée de lui, il n'y avait prêté aucune attention.

Maintenant, il ne se rase plus, il s'épile à la cire. Ses mollets luisants et lisses lui procurent, quand il se caresse, une sensation de plaisir indéfinissable, une vague chaude qui le plonge au plus profond de son enfance, quand tout lui semblait encore possible.